

Dans « Les Fils d'Otmar », l'auteur néerlandais explore la violence économique, sociale et sexuelle

Peter Buwalda, le manque en héritage

NILS C. AHL

Tapisserie complexe, au dessin voluté et au revers acrobatique, le second roman de l'écrivain néerlandais Peter Buwalda semble s'amuser, à force d'échos et de clin d'œil, à en dérouter le lecteur. Ainsi en va-t-il des retrouvailles fortuites de deux anciens colocataires d'université, Isabelle et Ludwig, à l'aéroport de Ioujno-Sakhalinsk, sur l'île de Sakhaline (Extrême-Orient russe).

Autrefois, le jeune homme goûtait à l'absinthe tout en lisant le journal intime de la jeune fille. Des années plus tard, à la suite de la suspension du trafic aérien pour cause de blizzard, les voilà qui partagent une chambre. Ludwig sirotant une bouteille de vodka « Gorbatchev ». Il ne le sait pas encore, mais Isabelle, journaliste d'investigation, est la maîtresse de Hans Tromp, le patron local d'une multinationale anglo-néerlandaise, à qui Ludwig est venu vanter les mérites d'une étude sismographique des champs pétrolifères de l'endroit. En fait, le tremblement de terre

est ailleurs, puisque le jeune homme vient de reconnaître dans le quinquagénaire autoritaire son propre père biologique, qu'il n'a jamais voulu rencontrer.

Ce goût pour l'écheveau familial, Peter Buwalda, né en 1971, le cultivait déjà dans son premier roman, *Bonita Avenue* (Actes Sud, 2013) – de même qu'un attrait pour les figures masculines dominantes, les questionnements moraux, les secrets et les faux-semblants. Pour le reste, cependant, *Les Fils d'Otmar* prend le large, aussi bien géographiquement que politiquement, poussant plus loin l'exploration d'une certaine violence économique, sociale et sexuelle.

Dans ce texte-là, les pères ont toujours l'ascendant sur les fils, qu'ils déforment et qu'ils détruisent. Même Otmar, le père adoptif de Ludwig, figure apparemment positive, s'avère un redoutable faiseur de petits génies de la musique classique quand il s'agit de ses enfants biologiques (lui-même étant un violoniste manqué)... Roman de l'héritage et de la transmission, *Les Fils d'Otmar* associe peinture sociale et farce psychologique avec un art certain du montage tous azimuts, passant d'une voix, d'un lieu et d'une temporalité à l'autre. Il fallait définitivement beaucoup de talent pour ne pas perdre et s'aliéner le lecteur, chemin faisant.



L'écrivain et chroniqueur Peter Buwalda, à Amsterdam, en 2019. DANIEL COHEN/LUMEN VIA OPALE. PHOTO

Au titre des fausses pistes du roman, signalons son titre. Car Otmar n'est pas le pôle magnétique du livre. Hans Tromp, le père indigne, polarise toute l'attention. Et non Otmar Smit, le beau-père presque parfait, qui meurt de manière presque ordinaire, et trop tôt. Pourtant, c'est de ce dernier que Ludwig aimerait désespérément être le fils – complètement, entièrement, sans le film transparent et imperméable de l'adoption. Être comme son demi-frère, Dolf, ce pianiste virtuose.

Etre choisi

Otmar construisait. Hans Tromp détruit, se nourrit de ce qu'il dévore : enfants, femmes, salariés, ressources naturelles. Version moderne – presque caricaturale, en tout cas capitaliste et extractiviste – du marquis de Sade, il en rejoue certaines scènes avec délectation. Il est, dans l'intimité, ce pouvoir sans partage qu'il incarne par ailleurs dans ses fonctions professionnelles, en tant que représentant légal d'une multinationale.

Bien sûr, et contrairement à ce qu'affirme de manière ironique les premières lignes du roman, *Les Fils d'Otmar* est bel et bien une

quête du père. Ou plutôt une interrogation sur le fait d'être un fils. Comment devenir fils. Ou fille – car Isabelle est adoptée, comme Ludwig. Comme le sien, son prénom n'est pas son prénom d'origine (elle vient de Thaïlande). Dans ce roman, la filiation n'a rien d'évident : elle se donne, se négocie, se fabrique, parfois se subit. Être l'enfant de quelqu'un ne suffit pas ; encore faut-il être choisi, se choisir soi-même. On hérite à peine d'un nom, plus sûrement d'un manque. Et parfois, on choisit de fuir.

Le point commun d'Isabelle et de Ludwig est d'ailleurs probablement dans cette fuite, qui les a menés de l'autre côté du continent eurasiatique, dans une impasse géographique et climatique. Poussés dans les cordes. Pris dans la toile d'un Hans Tromp qui ne boude pas son plaisir, les protagonistes semblent n'avoir qu'une seule envie : repartir. Et pourtant, ils restent, sous le prétexte bien trouvé d'attendre que le blizzard se lève, à moins qu'il ne s'agisse d'autre chose. On verra. ■

LES FILS D'OTMAR
(*Otmars Zonen*),
de Peter Buwalda,
traduit du néerlandais
(Pays-Bas) par
Emmanuelle Tardif,
Actes Sud, 544 p., 25 €,
numérique 19 €.

EXTRAIT

« Le boss lui tendait une longue main parée de gros anneaux clinquants, les poils clairs du dos tournés vers le ciel, si bien que Ludwig n'avait pas pu faire autrement que de glisser dessous sa paume ouverte, comme un mendiant – il s'était senti écrasé par une poigne tyrannique, mais surtout soulagé. »

« Hans Tromp »

Ludwig avait gémi comme une fille. « Hans » et « Tromp », un nom et un prénom qui n'avaient pas frappé ses oreilles, mais les petits os sensibles de ses coudes. « Hans » à droite, « Tromp » à gauche, à la suite de quoi, tels deux projectiles sonores, ils s'étaient fichés dans son cerveau pour y déclencher un chaos pyrotechnique, un ballet de fusées hurlantes, pétaradantes, électrisantes, virevoltantes, de plus en plus vite jusqu'à se désintégrer. « Hans » et « Tromp », dans un fracas du tonnerre. Il avait refermé la bouche. »

LES FILS D'OTMAR, PAGE 61

Des escroqueuses d'hommes au vitriol

L'écrivaine passe des histoires réelles au tamis de la fiction pour dénoncer le dévoiement de la vague #MeToo

ARIANE SINGER

Bad hombres : c'est ainsi que Donald Trump, lors de sa première présidence (2017-2021), appelait les « mauvais » immigrés hispanophones, ceux dont il jugeait la présence indésirable aux Etats-Unis. C'est également cette expression qui vint à l'esprit de la romancière argentine Pola Oloixarac lorsque, à la même époque, elle fut saisie de plusieurs cas de violences faites aux femmes. La vague #MeToo était à son sommet, les témoignages affluaient sur les réseaux sociaux. Contactée par plusieurs interlocutrices pour « bousiller la vie de certains hommes », qui, selon elles, les avaient maltraitées, elle décida aussi de donner la parole à ceux-ci et à d'autres témoins.

Or, ces versions complémentaires différaient des premières, faisant apparaître une réalité plus complexe. « Ce qui m'intéressait, c'étaient ces femmes qui avaient converti le statut de victime en façon personnelle d'exercer la cruauté ; je voulais écouter Circé », explicite l'auteurice, qui fut elle-même objet de vengeance de la part d'une ancienne amie d'université, pour avoir refusé de dénoncer l'amant qui lui avait transmis l'herpès.

C'est ce retournement narratif, féroce-ment drôle, qui fait le sel de *Bad Hombre*, son troisième « roman » traduit. En réalité un mélange d'essai, d'autobiographie et de reportage s'attardant sur une poignée d'histoires réelles passées au tamis de la fiction. Il y a cette célèbre journaliste et féministe argentine qui accuse son amant de violences sexuelles : l'enquête de l'auteurice dévoile qu'elle n'a pas supporté de se sentir délaissée lors d'un trio auquel elle avait pourtant consenti. Il y a encore Mateo, argentin lui aussi, qui se voit dénoncé à la police lors d'une résidence d'écriture aux Etats-Unis : sa com-

pagne dit avoir subi un « choc nerveux » quand elle s'est rendu compte qu'il la trompait, et a porté plainte contre lui.

Messages torrides

Pola Oloixarac aime écrire à contre-courant. Dans *Les Théories sauvages*, son premier roman (Seuil, 2013), elle moquait déjà la sacralisation romantique de la lutte armée des années 1970 dans son pays. Elle pointe ici les dérives d'une certaine radicalité féministe et les dégâts qu'elle occasionne, comme la destruction de la réputation des hommes injustement incriminés. Accusé d'abus sexuels sur des étudiantes après avoir échangé des messages torrides sur Facebook avec une jeune femme (en fait un faux profil), Laurent, un universitaire parisien, se voit ainsi mis au ban par sa hiérarchie sans enquête préalable.

L'humour décapant de la narratrice, dont le récit rappelle par moments *Le Procès*, de Kafka, et *La Tache*, de Philip Roth, lui permet d'interroger avec sagacité les vrais enjeux à l'œuvre derrière les

appétits de représailles de certaines femmes – et de certains hommes. Une simple affaire de rivalité professionnelle, dans le cas de Laurent ? L'expression d'un racisme qui ne dit pas son nom, dans celui de Mateo ? Les hommes croqués ici le sont avec la même drôlerie : dépités par leurs propres maladrotes, impuissants face à ce qui leur arrive, ou dans le déni de leur propre rusticité.

Pola Oloixarac met surtout en garde contre le fait que la cancel culture agit dans bien des cas au détriment de la protection des victimes de violences avérées. Le souvenir de sa grand-tante, assassinée au Pérou par son conjoint, a laissé des traces évidentes dans ce texte incisif et dérangeant qui plaide contre la peur : celle que suscite encore l'autre sexe. ■

BAD HOMBRE,
de Pola Oloixarac,
traduit de l'espagnol (Argentine)
par Aloïse Denis,
Le Cherche Midi,
228 p., 21 €, numérique 14 €.



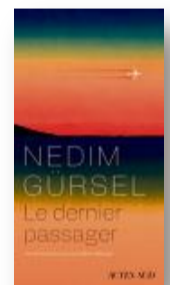
Des solitudes urbaines

Un couple se met en tête d'installer lui-même le plancher de sa maison. Quelques mois plus tard, des bourgeons jaillissent des planches et une forêt pousse dans le salon. Un autre invite à dîner les nouveaux venus dans le quartier. Le lendemain, tous se réveillent avec une intoxication alimentaire : le voisinage vire au cauchemar. Un homme invente une machine permettant de plonger dans les rêves des autres. Il n'en reviendra pas indemne... Ce recueil de nouvelles est le dixième de l'écrivain islandais Gyrdir Eliasson, également traducteur (notamment de Richard Brautigan), et le deuxième traduit en France. Il y a quelque chose de Raymond Carver dans la mélancolie émanant des vies quotidiennes qu'il décrit, de ces détails souvent narrés à la première personne et qui, d'une histoire à l'autre, dessinent des solitudes urbaines.

La banalité apparente des scènes plante une atmosphère parfois inquiétante, comme lorsqu'une femme chuchote des horreurs à l'oreille de son mari durant des nuits entières. Ou lorsque l'étrange couleur de la cage d'escalier d'un immeuble plonge les nouveaux locataires dans un profond malaise.

Et que dire de cet auteur en résidence, enfermé avec sa machine à écrire, mais incapable de taper une ligne dès qu'il pleut ? Cernés par les non-dits, les personnages d'Eliasson se débattent pour trouver du sens à leur existence. Ils tâtonnent pour discerner les frontières floues entre le réel et des rêves hantés de « barques d'ombre », envoûtés par une poésie noire qui nous emporte aussi. ■ MARIE CHARREL

► *Barques d'ombre* (Skuggaskip), de Gyrdir Eliasson, traduit de l'islandais par Catherine Eyjolfsson, La Peuplade, 200 p., 20 €, numérique 13 €.



Entre Paris et Istanbul

Exilé à Paris depuis que ses publications de jeunesse l'ont rendu indésirable dans son pays d'origine, la Turquie, le héros du nouveau roman de Nedim Gürsel est un écrivain prolifique. Ses essais, il les écrit en français parce que la « logique de la langue de Descartes » facilite « ses réflexions sur la littérature », « ouv[r]e son esprit, élarg[is] son horizon ». Mais pour la fiction, il reste fidèle au turc, seule langue qui lui ouvre « les portes de son monde imaginaire ».

De même qu'il va et vient d'une langue à l'autre, de même voyage-t-il d'une capitale à l'autre, bien installé à Paris, mais toujours nostalgique d'Istanbul. Marié depuis trente ans à Pénélope, il vit dans une « cage dorée », sans passion. Et ne retrouve l'accès à son désir qu'en fréquentant la jeune Songül, une poète kurde engagée qu'il rejoint dès que possible à Istanbul. Jeu de miroirs et de contrepoint entre deux langues, deux villes, deux femmes, deux rapports au réel, *Le Dernier Passager* passe en revue de manière un peu décousue, au gré des associations d'idées du personnage, l'histoire de la famille du narrateur et la sienne, faite d'exil et de fuite, de désirs de rupture et de besoin d'enracinement. De passion et de raison. De fidélités et de mensonges. Façon sans doute pour l'auteur turc, lui-même installé de longue date en France, de métaphoriser ou de métaboliser sa double culture. ■ FLORENCE BOUCHY

► *Le Dernier Passager* (Son Yolcu), de Nedim Gürsel, traduit du turc par Esther Heboyan, Actes Sud, 192 p., 20 €, numérique 15 €.